a Monsieur Geoffroi

fol. B. 5
(Broussonet)

188
1

Broussonet
(auguste)

Eloge
Par Decandolle.

B
XX
IV
OTO

B xxiv. 8vo

42550

ELOGE HISTORIQUE

DE

Mr. AUGUSTE BROUSSONET,

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 4 JANVIER 1809,

PAR

M.r AUG.-PYRAMUS DE CANDOLLE,

Professeur de Botanique à l'École de Médecine de Montpellier et Directeur du Jardin des Plantes.

A MONTPELLIER,
CHEZ JEAN MARTEL AÎNÉ, IMPRIMEUR DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,
PRÈS L'HÔTEL DE LA PRÉFECTURE, N.° 62.

1809.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

M.r AUGUSTE BROUSSONET.

L'usage de rendre un hommage solennel aux savans distingués, que la mort vient d'enlever, remonte à une époque où les sciences étaient encore étrangères à la plus grande partie du public, et où l'on croyait nécessaire d'exciter une émulation honorable, en proclamant dans des assemblées nombreuses des travaux appréciés seulement par un petit nombre d'adeptes. La manière même dont Fontenelle a rédigé ses éloges, montre qu'il craignait sans cesse d'effaroucher des oreilles délicates par des termes alors inconnus, et qu'il se regardait comme revêtu de la charge honorable et singulière d'apprivoiser le public, avec tout ce que les sciences peuvent offrir de difficile, de curieux, d'utile ou de sublime. Cette tâche est remplie; les sciences appréciées par toutes les nations éclairées, facilitées par une foule d'ouvrages élémentaires, introduites dans l'éducation du bas-âge, sont assez répandues pour que les savans jouissent, dès leur vivant, de la considération que leurs travaux peuvent mériter. Les éloges historiques sont-ils donc devenus inutiles? Non sans doute: leur utilité est encore grande, puisqu'ils servent à rappeler au public, d'une manière positive, les travaux des hommes célèbres, à enflammer le zèle des jeunes

gens, à leur montrer la marche que leurs maîtres ont suivie pour se distinguer, la persévérance qu'il faut mettre pour vaincre les obstacles, et surtout l'art important de connaître leurs propres forces et d'y proportionner le plan de leur vie. Quelquefois même ces éloges acquièrent un nouveau degré d'importance, et sont une véritable justice publique. Supposons, par exemple, qu'il s'agisse d'un homme qui, dévoré de l'amour du bien public, a été beaucoup plus occupé à faire valoir et adopter les travaux des autres qu'à fonder sa propre réputation : supposons que cet homme utile ait vécu dans des temps malheureux de trouble et de persécution, où tous les travaux étaient forcément suspendus, où le seul moyen d'être utile était d'empêcher le mal, où la gloire était plus à craindre qu'à désirer: supposons encore que ce même homme ait été enlevé par une mort prématurée, au moment où, rendu au repos, il pouvait enfin publier ses propres travaux. Toutes ces circonstances si propres à inspirer de l'intérêt, sont réunies sur M. Auguste Broussonet, dont je suis appelé à vous retracer l'histoire.

Déjà, un des écrivains les plus éloquens dont les sciences puissent s'honorer, lui a rendu un juste et brillant hommage (1), au nom de la Compagnie célèbre dont M. Broussonet faisait partie. Mais l'Institut, en remplissant ce devoir auguste envers un de ses membres, n'en a point dégagé l'Ecole de Médecine de Montpellier, qui doit un témoignage public de souvenir à M. Broussonet, soit à titre de compatriote célèbre, soit à titre de Professeur distingué, je dirai plus à celui d'ami. En me chargeant, au nom de mes Collègues, de remplir ce devoir, que l'éloge prononcé à l'Institut rend bien difficile, je n'ai consulté que mon zèle à seconder les intentions de l'École;

---

(1) Éloge historique de M. Broussonet, prononcé à la séance publique de l'Institut, le 4 Janvier 1808, par M. Cuvier, Secrétaire perpétuel pour les sciences naturelles.

je n'ai vu que la douceur de rendre hommage aux talens d'un homme distingué qui m'accordait une amitié dont je m'honore ; je n'ai calculé que l'intérêt qu'il inspire déjà à ses élèves, à ses collègues, à ses parens dont je suis ici entouré. Je connais, je partage leurs regrets, et je compte sur leur indulgence.

Pierre-Marie-Auguste Broussonet naquit à Montpellier, le 28 février 1761. Son père François Broussonet (2) était un des professeurs les plus distingués de l'ancienne Université de Médecine ; sa mère, Élisabeth Senard-Pasquier, était parente du célèbre professeur Fouquet. Ainsi, dès son enfance, le jeune Auguste se trouva entouré des hommes les plus instruits de son temps, et dut attacher un grand prix à la gloire modeste qui s'acquiert par les sciences utiles. Aussi, dès ses premières années, il manifesta un goût très-vif pour l'étude de la nature.

Il ne cessait de questionner ceux qui prenaient soin de son éducation, et ses questions étaient toujours dirigées vers la connaissance des objets qui l'entouraient; déjà il recueillait les plantes, les insectes, les animaux ; et en étudiait, à sa manière, et les mœurs et l'organisation. Son père, témoin de ces dispositions précoces, et craignant qu'elles ne l'écartassent des études de littérature qui font, en général, la base d'une solide instruction, l'éloigna, pour un temps, de la maison paternelle, et le plaça, comme en dépôt, chez les Frères des écoles chrétiennes où de jeunes négocians recevaient alors leur première instruction. Il passa de-là entre les mains de l'Abbé Fabre, poëte Languedocien, qui s'est acquis quelque célébrité dans cet idiôme élégant, autrefois illustré par les

---

(2) Jean Briçonnet, appelé à Lodève dans le seizième siècle par les Évêques ses parens, devint dans ce pays la tige de la famille de M. Broussonet ; les guerres de religion jetèrent ses descendans dans l'obscurité, et le patois altéra peu à peu leur vrai nom.

troubadours. En sortant de cette éducation domestique, il passa quelques années au collége de Montélimart, d'où il revint continuer ses études à Montpellier: il fut envoyé par son père à Toulouse, d'où une maladie grave l'obligea bientôt à revenir; et ce fut à Montpellier qu'il termina sa philosophie, qu'il fit ses études en médecine, et qu'il reçut le bonnet de docteur en 1779.

Pendant le cours de ses études médicales il donna un libre essor à cette activité, à cet amour de connaître, à ce désir de faire par lui-même qui avait caractérisé ses premières années; non seulement, il se distingua, parmi ses condisciples, dans l'étude de l'art de guérir, mais il se livra en même-temps à des travaux sur l'histoire naturelle et sur-tout sur la botanique et l'ichthyologie, sciences dans lesquelles notre respectable confrère M. Gouan lui servait de guide. Ces études ne suffisaient point encore à son activité; il apprit la musique, le dessin, la gravure et jusques à l'art de tourneur, et semblait doubler son existence par la facilité avec laquelle il réussissait dans toutes ses entreprises. Il termina son cours d'études médicales, en présentant une thèse sur la respiration (3) qui est un des ouvrages les plus distingués que l'on possède encore aujourd'hui sur cette matière si importante et si difficile; elle a été réimprimée dans plusieurs recueils de thèses choisies (4), et méritait en effet cette distinction, soit parce qu'elle présente avec exactitude et cependant avec esprit les faits connus jusqu'alors, soit parce qu'on y trouve des vues piquantes qui renferment le germe de plusieurs découvertes faites depuis. Broussonet lui-même a développé quelques-unes de ces idées dans son mémoire sur la respiration des poissons, qu'il ne publia que sept ans après; cette thèse fait donc une véritable époque dans la vie de M. Broussonet; elle devrait en être une dans celle de

(3) *Positiones variæ circà respirationem, Monspelii*, 1778.

(4) Ludwig, *delectus opusc. ad hist. nat. spect.* Lips. 1796. tom. I. p. 118.

tous les jeunes gens qui se livrent aux études médicales et scientifiques : bien loin de ne voir dans cet acte qu'un moyen de quitter les bancs et d'acquérir un titre utile, ils devraient penser qu'ils vont donner au public la mesure de leur talent, et proclamer eux-mêmes ce qu'on peut attendre d'eux pour l'avenir. On a déjà souvent remarqué que la plupart des hommes qui se sont illustrés par des découvertes où de longues réflexions paraissent indispensables, en possédaient déjà tous les germes dans leur jeunesse. Comment en effet peut-on faire ces découvertes, si l'on a une fois habitué son esprit à ces explications oiseuses ou forcées qui masquent toujours les lacunes de la science. Ne voyons-nous pas souvent des voyageurs arrivant dans un pays nouveau pour eux, y faire une foule d'observations curieuses qui avaient échappé aux habitans de ce pays, accoutumés dès leur enfance à le regarder sans le voir ? Telle est la position des jeunes gens dans la carrière des sciences : si je me plais à la représenter, c'est que j'espère que quelques-uns de ceux qui m'écoutent, sentiront tous leurs avantages, et répondront à mon appel.

M. Broussonet n'avait pas 19 ans lorsqu'il fut reçu docteur, et malgré son jeune âge, l'Université ne craignit point de demander immédiatement pour lui, au Chancelier de France, la survivance de la place de son père accablé d'infirmités. Ce fut pour solliciter ses provisions qu'il quitta Montpellier, et alla pour la première fois à Paris. Le Ministre, ne le jugeant sans doute que d'après son âge, n'accéda point à la demande de l'Université ; ce refus qui secondait peut-être les vues secrètes du jeune naturaliste, le décida à quitter la médecine et à s'ouvrir une nouvelle carrière où l'appelaient ses premiers penchans et ses premiers succès. Déjà il avait présenté à la Société royale des sciences de Montpellier, un mémoire sur les squales ou chiens de mer, dans lequel il en décrit un grand nombre d'espèces alors inconnues ; ce mémoire fut adressé par la Société à l'Académie des sciences de Paris, qui l'imprima dans

son recueil de 1780. L'histoire naturelle descriptive était alors fort peu cultivée en France ; Buffon qui dominait la zoologie, en ne considérant dans la nature que ce qu'elle avait de brillant ou de sublime, avait écarté les naturalistes de l'observation exacte des êtres. Bernard de Jussieu qui avait préparé l'époque brillante de la botanique philosophique, avait peut-être aussi trop disposé les esprits à mépriser la connaissance positive des espèces. Broussonet pensa avec raison qu'en réunissant aux pensées philosophiques et générales, alors trop exclusivement estimées, l'exactitude et la précision de l'école Linnéenne, il pourrait donner une nouvelle impulsion à l'histoire naturelle; ce fut pour arriver à ce but, qu'il crut utile d'aller en Angleterre, où se trouvaient alors les plus riches collections d'histoire naturelle qui existassent et plusieurs naturalistes célèbres. Il s'y lia bientôt d'amitié avec Sibthorp, Solander, Sparman, Scarpa, Forster dont il a depuis traduit les voyages en français (5), Linné fils et plusieurs autres savans distingués; mais surtout il eut le bonheur d'obtenir, au bout d'une espèce de noviciat d'une année, l'estime et l'amitié de Sir Joseph Banks, qui l'a protégé depuis dans les circonstances les plus pénibles de sa vie. Ce savant illustre lui fut dès-lors très-utile, soit par les sages directions qu'il lui donna, soit par les secours que ses vastes collections lui fournirent pour son instruction, soit en lui communiquant tous les poissons inconnus qu'il avait lui-même ramassés dans la mer de Sud, et qui sont aujourd'hui déposés dans le Muséum de l'École. C'est avec ces secours importans que M. Broussonet se livra de nouveau à l'ichthyologie ; il présenta à la Société royale de Londres un mémoire sur l'*Ophidium barbatum*, qui fut imprimé dans les transactions philosophiques de 1781. Cette Société illustre le reçut alors au nombre de ses membres, et ce n'a pas été l'un des événemens les moins brillans de sa vie, que de mériter

(5) Histoire des découvertes et voyages dans le Nord, par Forster, mise en français par M. Broussonet, 2 vol. in-8.°, 1788.

si jeune un témoignage d'estime qui ne s'accorde qu'à un si petit nombre d'étrangers. Il s'occupa à jeter les bases d'un ouvrage qui aurait eu pour titre : *Philosophie ichthyologique* ; et qui devait, à l'imitation de la philosophie botanique de Linné, tracer les règles de l'étude et de la description des poissons ; mais cet ouvrage est toujours demeuré manuscrit, et l'auteur pensant sans doute qu'il valait mieux prêcher d'exemple que de préceptes, s'occupa à publier les descriptions des poissons inconnus de la mer du Sud, dont Banks l'avait enrichi ; il en donna la première livraison à Londres en 1782, sous le nom d'*Ichthyologiæ decas prima*, et la dédia à son illustre ami M. Banks. Cette livraison, écrite en latin et en style Linnéen, contient les descriptions très-détaillées et des figures exactes de dix poissons la plupart inconnus : il avait déjà préparé les matériaux des livraisons suivantes ; mais les divers évènemens qui ont depuis agité sa vie, ne lui ont pas permis de continuer cet ouvrage, lequel, s'il eut été terminé, lui aurait assuré un des premiers rangs parmi les ichthyologistes.

Ce fut en 1784 qu'il quitta Londres pour revenir à Paris, et sa présence influa véritablement sur la direction que l'histoire naturelle prit alors en France. Par son exemple et par la persuasion qu'il avait l'art naturel d'exercer, il engagea plusieurs zoologistes à se rapprocher de l'École Linnéenne, dont l'essence ne consiste pas tant dans le système de Linné, que dans la méthode exacte et précise qu'il a introduite dans la description des êtres naturels. Il présenta alors à l'Académie des sciences une suite de travaux qui annoncent et son activité et la variété de ses connaissances. Il fit connaître le plan de sa grande ichthyologie (6), qui devait contenir la description de 1200 poissons, tandis qu'alors les ouvrages systématiques n'en comptaient pas 400 ; et pour donner un exemple de sa ma-

(6) Présentée le 23 février 1785, restée manuscrite.

nière de décrire, il donna la description de l'*anarrichas lupus* ou *loup de mer* (7), du *scomber gladius* appelé plus communément *voilier* (8) et du *silure trembleur*, poisson singulier qui, comme les torpilles, posséde la singulière propriété de récéler une espèce de batterie électrique qu'il décharge pour sa défense (9).

Ces travaux d'histoire naturelle descriptive ne lui faisaient point négliger les idées d'un ordre plus élevé, et des recherches qui tiennent de plus près à la nature intime des êtres. Dans deux mémoires anatomiques, il donna la description des vaisseaux spermatiques des poissons (10), et prouva que plusieurs animaux de cette classe, qu'on avait cru dépourvus d'écailles, en étaient réellement couverts (11). Il répéta sur les poissons, les expériences de Bonnet, relatives à la force de reproduction des salamandres aquatiques, et trouva que les poissons reproduisent leurs nageoires, lorsque leurs osselets n'ont pas été arrachés jusqu'à la racine (12). Mais ses mémoires les plus remarquables furent ceux sur les dents, sur la respiration des poissons et sur la comparaison des mouvemens des plantes, avec ceux des animaux.

Le premier de ces mémoires n'était qu'un fragment d'un vaste travail qu'il avait entrepris sur les dents des animaux, et sur les organes qui en tiennent lieu (13); il y traite parti-

---

(7) Lu le 1 février 1785; imprimé Académie des sciences 1785.

(8) Lu le 23 décembre 1786; imprimé volume de 1786.

(9) Envoyé par la Société des sciences de Montpellier, pour le volume de 1782; lu le 12 mars 1785; imprimé Journal de physique 1785.

(10) Lu le 13 août 1785; imprimé volume de 1785.

(11) Lu le 28 mai 1785; imprimé Journal de physique 1787.

(12) Lu le 28 mai 1785; imprimé Académie des sciences 1786, et Journal de physique 1789.

(13) Considérations sur les dents en général, et sur les organes qui en tiennent lieu. Premier mémoire lu le 16 février et le 28 mai 1785; imprimé Mémoires de l'Académie des sciences 1787.

culièrement de la distinction des différentes sortes de dents, pour en déduire une comparaison exacte, entre les dents de l'homme et celles des quadrupèdes ; il y développe, d'une manière piquante, les différences qui existent entre les dents des herbivores et des carnivores, et montre jusqu'à quel point la sructure de l'homme participe à celle de ces deux grandes classes.

Son mémoire, pour servir à l'histoire de la respiration des poissons (14), présente des considérations intéressantes sur la manière dont la respiration et par conséquent la chaleur animale diminue d'intensité dans les animaux qui respirent par des branchies. Il y confirme, pour les poissons, l'observation singulière, que la férocité des animaux d'une classe est, généralement parlant, proportionnée à la grandeur de leur cœur, comparée à la totalité du corps ; il trouve, dans plusieurs expériences, que les poissons ne peuvent vivre dans de l'eau rechauffée au-delà de 30 degrés, et infirme par-là, plusieurs relations de voyageurs qui disent avoir vu des poisvivre dans de l'eau très-chaude.

Dans son essai sur les mouvemens des plantes, comparés avec ceux des animaux (15), il présente des vues générales sur les différens modes de mouvemens qu'on trouve dans les êtres organisés ; il passe en revue les phénomènes de motilité en apparence spontanée qu'on observe dans les plantes, et il y reconnaît, dans plusieurs cas, une espèce d'irritabilité. Il termine ce travail par la description et l'histoire de cette espèce extraordinaire de sainfoin dont les folioles latérales sont dans une oscillation régulière et perpétuelle, et qui conserve cette faculté long-temps après que ces organes ont été séparés

---

(14) Lu en juillet 1785 ; imprimé Acad. des scienc. vol. de 1785.

(15) Lu le 19 janvier 1785 ; imprimé Mém. de l'Acad. des sciences pour 1784.

du tronc principal. Ce mémoire est le premier où nous voyons M. Broussonet paraître comme botaniste.

Des travaux si nombreux et si importans reçurent bientôt une récompense digne d'eux. L'Académie des sciences ne tarda pas à admettre dans son sein M. Broussonet, alors âgé de vingt-quatre ans, et il y fut même reçu à l'unanimité absolue des suffrages; exemple qui ne s'était point encore présenté, depuis plus de cent vingt années que l'Académie existait : tant il est difficile de réunir, comme Broussonet, à un mérite distingué, l'art de se le faire pardonner. Cette honorable admission, il la dut principalement à l'amitié qu'il sut inspirer à Daubenton, bien que sa manière de voir l'histoire naturelle différât beaucoup de celle de ce savant. Malgré cette diversité d'opinions, M. Daubenton le choisit pour son suppléant au collége de France, et lui fit donner la place de professeur-adjoint de botanique à l'école vétérinaire d'Alfort. Mais c'était surtout, à cette époque brillante de la vie de Broussonet, un des traits les plus remarquables de son caractère, que de savoir influer sur les opinions et les volontés des autres hommes.

A peine fut-il reçu de l'Académie, que de nouvelles circonstances se présentèrent devant lui et changèrent la carrière qui lui paraissait destinée. Pendant son séjour en Angleterre, il y avait connu M. Berthier de Sauvigny; ils avaient parcouru ensemble plusieurs des Provinces Britanniques, pour en étudier l'agriculture et y observer surtout ce qui pouvait en être applicable à la France. A leur retour, M. Berthier, devenu intendant de Paris, désira profiter de son influence pour encourager l'agriculture française. Des Sociétés d'agriculture, fondées dès 1761, auraient dû produire cet effet, si elles avaient apporté à leurs fonctions le zèle nécessaire; pour ranimer ces associations, M. Berthier fit choix de M. Broussonet, dont il connaissait les talens et le zèle; il le nomma secrétaire-perpétuel de la Société de Paris, et se dirigea, d'après ses conseils, dans tous les objets relatifs à

l'agriculture. Au moyen de l'influence que Broussonet exerçait sur ce magistrat, il eut le bonheur de faire exécuter quelques tentatives utiles ; il fit distribuer par le gouvernement des vaches aux cultivateurs que l'épizootie avait affligés. Il fit essayer dans l'île de Corse la culture du thé qui y réussit très-bien, mais ne fut point continuée assez long-temps pour en obtenir quelques résultats. Il fit aussi, dans le même temps, un travail très-étendu sur la manière de rendre les bois de l'île de Corse utiles à la marine française; mais les évènemens politiques qui survinrent bientôt après, mirent obstacle à l'exécution de ses plans. Il concourut d'une manière active à l'introduction des mérinos en France ; il y introduisit encore les chèvres d'Angora, une race nouvelle de cochons dont la chair est plus délicate que la race commune, et une espèce de lapins, monstrueuse par sa grosseur. Ces différentes acquisitions ont été perdues, parce que la révolution a empêché, pendant bien des années, qu'on portât quelqu'attention sur de pareils objets. Il fit à cette époque un voyage en Angleterre, d'où il rapporta plusieurs objets intéressans pour l'histoire naturelle et l'agriculture; nous devons en particulier à ce voyage l'introduction de l'arbre singulier, connu sous le nom de *Gincko biloba*, et celle de l'individu femelle du mûrier dont l'écorce sert aux Chinois pour faire leur papier; bientôt M. l'Héritier remarquant que cet arbre ne pouvait être confondu avec les véritables mûriers, lui donna le nom de *Broussonetia*, en l'honneur du botaniste auquel nous en devions la conquête. Mais l'activité de Broussonet se porta principalement sur les moyens de rendre la Société d'agriculture à sa destination primitive.

Dès son élection tout y changea de face : la Société animée par les encouragemens de l'intendant et par le zèle de son secrétaire, reçut une nouvelle impulsion; les hommes les plus éminens de l'état s'y firent aggréger; des récompenses, des marques d'honneur furent accordées aux laboureurs recommandables; chaque année des commissaires de la Société visi-

tèrent les campagnes, assemblèrent les agriculteurs, les consultèrent sur les moyens de perfectionner la culture de leurs champs, leur communiquèrent le résultat de l'expérience des autres provinces, et par ces utiles communications animaient le zèle des laboureurs et préparaient de nouveaux succès. Ces réunions champêtres, alors célèbres sous le nom de Comices agricoles, étaient animées par l'activité de Broussonet. Les travaux sédentaires de la Société n'en reçurent pas une moindre influence; à chaque trimestre de l'année elle publia un recueil d'observations agricoles; M. Broussonet, comme secrétaire, fut chargé d'y rendre compte de tous les travaux de la Société, et s'en acquitta, de manière à ce que, malgré sa modestie, chacun sentait qu'il en était l'âme. A la fin de chaque trimestre il publia, de concert avec M. Thouin, un résumé des observations météorologiques et agricoles faites dans les divers cantons de la généralité de Paris. Il rédigea, au nom de la Société, plusieurs instructions remarquables par leur précision et leur clarté, et qui la plupart ont été réimprimées plusieurs fois et insérées dans plusieurs collections: telles sont les instructions sur la culture des turneps (16) et des navets (17), sur les moyens de suppléer à la disette des fourrages et d'augmenter la subsistance des bestiaux (18), sur les prairies artificielles (19), sur la

---

(16) Instruction sur la culture des turneps ou gros navets, 1785; réimprimée deux fois en 1786, en 1787 et en l'an XII.

(17) Instruction sur la culture des navets, sur la manière de les conserver, et sur les moyens de les rendre propres à la nourriture des bestiaux, 1785.

(18) Instruction sur les moyens de suppléer à la disette des fourrages et d'augmenter la subsistance des bestiaux, 1785, trois éditions, à Paris; réimprimée à Valenciennes, réimprimée à Bordeaux avec des changemens pour l'adapter à la Guienne. Supplément à cette instruction, 1785.

(19) Instruction sur les prairies artificielles, 1786. Seconde édition, 1787; réimprimé à Amiens, 1786; à Valenciennes, 1786.

culture et l'usage de la betterave champêtre (20), sur le maïs considéré soit comme fourrage (21) soit comme céréale (22), sur la manière de cueillir les feuilles des arbres et de les conserver pour la nourriture des bestiaux (23), sur le parcage des bêtes à laine (24) et sur les avis à donner aux cultivateurs dont la grêle a ravagé les récoltes. (25)

Persuadé que le plus sûr moyen d'améliorer la culture est d'instruire les cultivateurs, il ne dédaigna pas de rédiger pour leur usage, sous le titre d'année rurale, une espèce d'almanach qui renferme des observations simples et utiles, relativement aux travaux qu'on doit faire dans chaque mois de l'année, aux procédés nouveaux qui avaient été constatés par l'expérience, aux signes météorologiques dont l'agriculteur a souvent besoin de s'aider et à la législation rurale (26). Enfin il a, l'un des premiers en France, appelé l'attention sur la nécessité de connaître et de comparer l'état de l'agriculture de différentes provinces, et a rédigé, au nom de la Société d'agriculture,

---

(20) Instruction sur la culture et l'usage de la betterave champêtre, principalement extraite d'un mémoire de M. l'Abbé de Commerell, 1787. Seconde édition, 1788.

(21) Instruction sur le maïs ou blé de Turquie, considéré comme fourrages, 1785.

(22) Instruction sur le maïs considéré comme grain, extraite d'un mémoire de M. Parmentier, 1786.

(23) Instruction sur la manière de recueillir les feuilles des arbres, de les conserver et de les donner à manger aux bestiaux, 1785.

(24) Instruction sur le parcage des bêtes à laine, (par Daubenton et Broussonet), 1785. Seconde édition, 1803; réimprimée dans l'édition de Daubenton donnée en l'an X, par M. Huzard.

(25) Avis aux cultivateurs dont les récoltes ont été ravagées par la grêle du 13 juillet 1788. Supplément à l'avis etc. Extrait d'un mémoire de M. l'Abbé de Commerell, 1788.

(26) Année rurale ou calendrier à l'usage des cultivatenrs de la généralité de Paris, 1787. La même pour 1788.

des séries de questions (27), qui semblent avoir préludé au grand travail de la statistique dont la France s'honorera un jour. Il est d'autant plus juste d'énumérer en détail ces travaux plus utiles que brillans, qu'il dédaigna toujours d'y mettre son nom.

Il publia encore quelques observations sur l'usage et la fabrication du *sprucebeer* ou de la bière faite avec l'épinette de Canada (28), et un mémoire intéressant sur le genet d'Espagne, qu'on cultive aux environs de Lodève, soit pour remplacer le chanvre par son écorce, soit pour employer ses feuilles comme fourrages (29).

Tous les travaux que je viens d'énumérer, furent l'ouvrage de trois années; on juge quel lustre dut recevoir, pendant ce temps, la Société d'agriculture, qui semblait participer toute entière à l'activité de son secrétaire: elle reçut, en 1788, comme récompense et encouragement, le titre de Société Royale d'agriculture, qui, la plaçant à côté des grandes Académies de la Capitale, imposa de nouveaux devoirs à M. Broussonet, et lui procura de nouveaux succès. Obligé de rendre compte des travaux de la Société royale, dans des assemblées brillantes, il montra, dans cette nouvelle carrière, la flexibilité de son talent; au style simple et même sévère de ses premiers écrits, il substitua, par degrés, de l'harmonie

---

(27) Première feuille de questions sur l'agriculture, 1786.

Seconde feuille qui contient des questions sur les engrais, sur les grains de toute espèce, etc. 1786.

Troisième feuille qui contient des questions sur les animaux utiles à l'agriculture, 1786.

(28) Discours préliminaire du trimestre de printemps de la Société d'agriculture, pour l'an 1786.

(29) Mémoires de la Société d'agriculture, 1785; réimprimés dans la phytographie économique et rurale de Willemet, et dans la feuille du cultivateur, en 1795.

et de l'éloquence ; dans les divers éloges des agriculteurs que la Société avait perdus dans l'année ; dans ceux de Schubart (30), de Dumont (31), de Blavaud (32), il nous peint avec intérêt, les vertus paisibles, les travaux journaliers des véritables agriculteurs. Dans celui de Gerbier (33), il fait sentir les trop nombreux rapports qui existent entre la jurisprudence et l'agriculture. L'éloge de Turgot (34) montre par un exemple mémorable, combien les moindres actes de l'administration ont d'influence sur le bonheur des campagnes ; et celui de Buffon (35) lui fournit de même une occasion brillante de prouver combien les recherches, même théoriques des naturalistes, ont d'importance dans l'agriculture. Broussonet placé entre les sciences naturelles et les arts agricoles, a, l'un des premiers en France, contribué à populariser cette utile vérité qu'on ne peut trop répéter encore. Si on la séparait de l'ensemble des connaissances humaines, l'agriculture serait-elle autre chose qu'une routine impossible à perfectionner ? Qu'est-donc que la théorie ? si ce n'est une manière simple et abrégée d'exprimer les résultats de l'expérience de tous les siècles et de tous les pays ; et comment peut-on dire qu'elle est inutile en économie rurale. Sans doute, une pratique aveugle suffit pour diriger les opérations mécaniques d'un laboureur ; mais, il n'en est point ainsi de ceux qui sont à la tête d'une exploitation considérable ; de ceux qui, transportés dans un climat ou un terrain nouveau, ne peuvent suivre une routine établie ; de ceux qui tentent d'améliorer la culture de

---

(30) Mémoires de la Société royale d'agriculture, 1788.
(31) *Idem* pour 1790.
(32) *Idem* pour 1789.
(33) *Idem* pour 1788.
(34) *Idem* pour 1789.
(35) *Idem* pour 1788.

leurs champs ; de ceux enfin qui doivent dicter à l'agriculture des lois ou des réglemens. Est-ce ailleurs que dans la physique végétale, que l'agriculteur s'éclairera sur les méthodes de culture les plus certaines ? Serait-ce sans le secours des voyageurs botanistes, que le paisible et sédentaire habitant des campagnes recevrait de nouveaux arbres, de nouveaux fruits des pays les plus lointains ? Ces nouvelles richesses s'acclimateront-elles, sans le secours de ces jardins où on les conserve, où on les étudie ? A-t-on déjà oublié que ce sont quelques graines sorties du jardin des plantes de Paris, qui, portées par Desclieux à la Guadeloupe, ont donné au nouveau monde la culture du café ? Cet immense cahos des noms vulgaires des plantes et des animaux qui varient à chaque village, comment tenter d'y répandre de la clarté, si ce n'est par la nomenclature scientifique ? Qui débrouillera l'etude des nombreuses variétés des plantes que nous cultivons, sinon quelques hommes qui, aux connaissances de l'agriculture, joignent cette espèce de logique des classifications, qu'on ne puise que dans l'histoire naturelle. Grâces soient donc rendues à tout homme qui tentera d'unir les sciences à l'agriculture ! Broussonet y avait presque consacré sa vie : sans doute, dans ce choix, il avait négligé les intérêts de sa propre gloire, peut-être même, comme nous le dirons, ceux de son bonheur : mais, nous qui sentons l'utilité de son sacrifice, nous lui en devons plus de reconnaissance.

Cependant, les premiers mouvemens de cette révolution qui devait changer la face de l'Europe, se faisaient déjà sentir. La France, comme enivrée d'espoir, l'appelait de tous ses vœux, et si quelques hommes d'une prévoyance malheureusement trop juste, en redoutaient l'issue incertaine, l'ensemble de la Nation croyait y voir le gage assuré du bonheur. Aujourd'hui que nous avons été successivement ballotés par toutes les factions les plus extrêmes ; qu'accablés par l'expérience nous voyons d'un œil presque indifférent les plus grands évè-

nemens de l'histoire, et que toutes les passions semblent éteintes parmi nous : aujourd'hui, dis-je, nous avons peine à comprendre cette espèce d'illusion et d'enthousiasme qui a préludé à la révolution. Cependant, ces sentimens étaient partagés par les hommes les plus instruits, les plus désintéressés, les plus amans du bien public. C'est à tous ces titres que Broussonet y fut entraîné ; il crut y voir le moment où les idées utiles, qui auparavant ne pouvaient être mises à exécution qu'à force d'adresse, pourraient se montrer ouvertement, et seraient adoptées sans difficulté. Ce fut à cette époque qu'il publia des vues intéressantes (36) sur les moyens de lier les sciences avec l'agriculture, en donnant une direction nouvelle au museum d'histoire naturelle de Paris ; ces vues furent en partie réalisées dans la nouvelle organisation qui n'eut lieu que quelques années après. Ce fut encore alors qu'il présenta à l'Assemblée constituante, au nom de la Société royale d'agriculture, une adresse sur les encouragemens à donner à la régénération des troupeaux et à l'amélioration des bêtes à laine (37).

Tous les travaux de M. Broussonet avaient été si constamment dirigés vers l'utilité générale, qu'ils n'avaient pu manquer de lui acquérir une réputation populaire ; il fut en conséquence porté à différentes fonctions qui l'écartèrent tout-à-fait des sciences, et qui furent pour lui, comme pour tous les hommes modérés, des sources de peines et de malheurs. Il fut nommé en 1789 membre du corps électoral de Paris, et pendant la durée de cette courte et pénible fonction, il eut le malheur

---

(36) Vues sur le jardin royal des plantes et le cabinet d'histoire naturelle, 1789. Réflexions sur les avantages qui résulteraient de la réunion de la Société royale d'agriculture de l'école vétérinaire et de trois chaires du collége royal, au jardin du roi ; brochure sans date.

(37) 10 août 1790. Réimprimée à Paris en 1790.

de voir égorger sous ses yeux l'intendant de Paris, son ami et son protecteur. Chargé ensuite avec Vauvilliers de l'approvisionnement de la Capitale, il eut à lutter contre la faction qui voulait affamer Paris, et eut plusieurs fois à craindre pour sa vie et pour celle de ses collègues. Accablé par le spectacle de tant de maux et de tant de crimes, il ne dissimula point la douleur qui s'emparait de son âme, dans son dernier discours à la Société d'agriculture, et sembla dès-lors prévoir tous les malheurs de la France. Il tenta de retourner à son étude favorite en entreprenant, avec MM. Dubois et Lefèvre, la rédaction de la feuille du cultivateur, espèce de journal destiné à éclairer les habitans de la campagne sur la culture de leurs terres ; mais il fut bientôt rejeté dans les affaires publiques en devenant membre de l'Assemblée législative. Désespérant sans doute de ramener les esprits vers des idées saines et utiles, il évita toutes les occasions de s'y faire distinguer, et se retira, à la fin de la session, dans sa campagne du Poux, où, rendu aux occupations champêtres, écarté du spectacle effrayant que présentaient les grandes villes, il espérait goûter quelques momens de repos. Une de ces tentatives infructueuses que les hommes honnêtes tentèrent alors pour arrêter le cours des calamités publiques, le replongea dans de nouveaux tourmens. Il fut malgré lui nommé député du département de l'Hérault, à l'assemblée qui devait se tenir à Bourges pour résister à la Convention ; mais bientôt se trouvant emprisonné à Montpellier, il courut les mêmes dangers auxquels ont succombé tant d'hommes illustres ; il y échappa comme par miracle, parce que quelques-uns des chefs qui dirigeaient alors ces iniques jugemens, crurent avoir à craindre pour eux-mêmes de ses déclarations. Mais frappé de terreur à la vue des dangers qui l'attendaient de toutes parts, et des maux auxquels la France était en proie, il tenta de s'y soustraire ; son frère était alors médecin de l'armée des Pyrénées occidentales ; ce fut près de lui qu'il alla chercher un asile.

Un jour que, sous prétexte d'herboriser, il s'était élevé avec

ses guides et ses compagnons sur les sommités des Pyrénées ; se voyant près de la frontière , il ne put résister à l'espoir d'échapper au sol meurtrier de la France. Il s'élance seul au-dessus des glaciers redoutables qui couronnent le cirque de Gavarnie ; il franchit la brèche de Rolland, suit au hasard sa course fugitive dans les plus hautes Pyrénées espagnoles. Deux jours et une nuit se passèrent à parcourir ces sommets neigés et solitaires. Mourant de froid et de faim , il rencontra un berger dont il obtint avec peine un morceau de pain; enfin, après cette dangereuse fuite , il parvint près du village de Bio. Une patrouille espagnole le conduisit au village comme prisonnier, et l'ignorance où il était alors de la langue l'exposait à de nouveaux dangers. A l'aide du latin , il se fit entendre du curé qui lui servit d'interprête auprès de l'alcade: celui-ci le prit sous sa protection, le conduisit à Venasque où était le général duquel il obtint la permission d'aller à Madrid. Quelqu'argent que dans ces momens de dangers il avait coutume de porter sans cesse avec lui, lui donna le moyen de faire ce voyage; les secours généreux de MM. Ortega et Cavanilles, et ceux qu'il reçut ensuite de son ancien ami M. Bancks , le soutinrent pendant cette absence cruelle.

Quelque fut alors la diversité des partis et l'animosité des nations , les savans des pays étrangers ne virent en lui qu'un savant malheureux , et réunirent leurs efforts pour adoucir l'amertume de sa position. A Madrid M. Ortega , botaniste célèbre , l'obligea à loger dans sa propre maison. Forcé bientôt à quitter cette ville pour éviter les querelles que lui suscitèrent les émigrés attachés à la cause des Bourbons, il se réfugia à Xerès chez M. Gordon , amateur de botanique. Cette science qui n'occupe l'esprit que d'objets doux et tranquilles, convient aux malheureux. Mieux qu'aucune autre occupation, elle les distrait des tristes pensers que font naître les discordes civiles et les passions des hommes ; elle anime toutes les promenades solitaires en peuplant d'amis les bois et les montagnes ; c'est

chez elle que Jean-Jacques, à la fin de ses jours, froissé par les haines dont il était ou se croyait la victime, alla chercher quelques douceurs; c'est elle qui fut aussi la consolation de Broussonet. Il voyait à Xerès le bananier mûrir ses fruits, et les figuiers des Indes et du Bengale y prospérer comme dans leur sol natal; il oubliait un instant ses craintes, en se transportant dans les pays d'où ces végétaux avaient tiré leur origine, et se distraisait des maux actuels en projetant des voyages lointains.

Pour éviter des persécutions semblables à celles de Madrid, il résolut d'aller se réfugier auprès de M. Bancks, et à cet effet s'embarqua à Cadix; le vaisseau qu'il montait se trouvant mauvais voilier, il fut obligé de relâcher à Lisbonne. Il y trouva de nouveaux amis dans les amis des sciences: M. Correa, Botaniste aussi ingénieux que profond, et ami aussi vrai qu'aimable, contribua à lui procurer un asile; le duc de la Foens, prince du sang et président de l'Académie, lui accorda un logement dans la bibliothèque de cette illustre Compagnie; là, Broussonet caché comme dans une espèce de prison, s'occupait à apprendre la langue du pays et à traduire les relations inédites des voyages des Portugais dans diverses parties de l'Amérique. Il y traduisit entr'autres la description chorographique du grand Para, et la relation du voyage qui se fait tous les ans du Para à Mattogrosso qui est l'établissement le plus reculé des Portugais (38).

Cependant la haine des émigrés le poursuivait encore; le prince, son protecteur, était hautement attaqué par eux pour avoir donné asile à un membre de l'assemblée législative: on fit même intervenir l'inquisition, sous prétexte que Broussonet avait été franc-maçon. Forcé de quitter Lisbonne, il traversa la province d'Algarve en herborisant; la vue de ce beau climat si riche en productions naturelles, lui faisait presque oublier ses malheurs,

---

(38) Il en est éloigné de 688 lieues Portugaises, de 18 au degré.

et depuis il a souvent désiré de retourner dans l'Algarve comme botaniste. Il s'embarqua à Faro d'où il vint échouer à une demi-lieue de Cadix ; de cette ville il parcourut l'Andalousie ; son zèle pour la botanique l'accompagnait partout. Il parle bien plus dans ses lettres (39) des plantes qu'il rencontrait, que de toutes les inquiétudes auxquelles il devait être livré.

Le hasard lui fit rencontrer M. Simplon, ambassadeur extraordinaire que les États-Unis envoyaient à l'Empereur de Maroc ; il le suivit comme médecin, et visita sous sa protection Tanger, Alcassar et Salé. Il fut présenté à l'Empereur de Maroc qu'il guérit heureusement d'une maladie. Les querelles des princes Maroquains l'empêchèrent, pendant plus de deux mois, de sortir des murs de Salé. C'est pendant ce voyage et au milieu de tous ces obstacles, qu'il a découvert le *thuia* (40) dont on tire la résine de Sandaraque ; qu'il a observé l'*argan*, arbre utile dont il a donné une description intéressante (41), et qu'il a recueilli un grand nombre d'objets d'histoire naturelle qu'il envoya à MM. Bancks et Smith.

Cependant la France échappée aux horreurs du terrorisme commençait à respirer sous un régime plus doux. Broussonet, qui jusqu'alors était resté sans communication avec sa famille, en reçut des nouvelles, et se décida à rentrer dans sa patrie. Il passa quelque temps dans sa campagne, et obtint bientôt sa

---

(39) Tous les faits consignés dans cet écrit, à dater du moment où M. Broussonet est sorti de France jusqu'à sa mort, sont tirés de ses lettres à M. L'héritier et à M. Huzard. Ce dernier, qui en est dépositaire, a eu la bonté de me les communiquer, aussi bien que plusieurs renseignemens sur les travaux agronomiques et anonymes de M. Broussonet.

(40) *Thuia articulata*, Vahl.

(41) Cette description a été envoyée à l'Institut et n'a pas encore été imprimée. L'argan est connu des botanistes sous le nom de *Elœodendron argam*, Schousb.

radiation de la liste fatale des émigrés ; il fut alors nommé membre de la section de zoologie de l'Institut. Mais les revers que sa fortune avait essuyés l'empêchaient de se rendre à Paris, et les crimes, les troubles dont il avait été si long-temps le témoin et la victime, lui ôtant toute idée de sécurité, l'engageaient à tenter tous les moyens d'entreprendre quelque nouveau voyage hors de France ; tantôt il demande à visiter l'Algarve, tantôt à fonder dans l'Andalousie un jardin de naturalisation, tantôt à être envoyé à Cuba ; mais le plan auquel il donna le plus d'attention, fut un voyage dans la partie occidentale de l'empire de Maroc ; il présenta à ce sujet à l'Institut et au Gouvernement, un mémoire détaillé sur l'utilité dont ce voyage pourrait être pour les sciences et l'économie rurale, et obtint presqu'en même temps les places de vice-consul à Mogador et de voyageur de l'Institut.

Dans son premier voyage il avait si vivement senti les peines de la séparation, que ce fut avec sa femme et sa fille qu'il se décida à aller visiter ces régions demi-barbares, et où bien peu, sans doute, de femmes européennes avaient encore porté leurs pas. Ils partirent de Montpellier à la fin de 1798, et voyagèrent jusqu'à Cadix par une pluie presque continuelle. A Cadix ils s'embarquèrent pour l'Afrique, et vinrent passer quelque temps à Tanger : Broussonet y trouva un précieux manuscrit arabe, relatif à une expédition faite dans l'intérieur de ce continent par Almanzor, après la bataille où le roi Sebastien de Portugal fut tué. De Tanger il alla par terre à Salé et à Mogador, où il n'arriva que vers le milieu de l'automne de 1799. Pendant ce voyage, il étudia avec soin les procédés divers par lesquels les habitans de l'empire de Maroc préparent les peaux de chèvre, auxquelles nous avons donné leur nom ; il en adressa à l'Institut une description détaillée qui a été imprimée dans les mémoires de cette Société. A peine arrivé à Mogador, il s'occupa sur-le-champ à en recueillir, à en étudier les productions avec toute l'ardeur qu'il mettait à ses entreprises. Il

y retrouva d'immenses *argans* dont on recueillait alors les fruits; le *thuia sandaraque* dont il avait déjà tracé l'histoire à son premier voyage ; le *gommier*, arbre important du genre des *mimosa*, dont on tire une gomme qui fait un des objets de commerce du pays; le *statice mucronata*, que les Arabes nomment *mabouische* et qu'ils emploient en onguent dans les maladies cutanées ; un *stapelia* qui leur sert d'aliment, et un grand nombre d'autres végétaux rares ou inconnus.

Il fut témoin, pendant l'hiver de 1800, d'un de ces fléaux particuliers à l'Afrique: des vols immenses de sauterelles arrivaient du sud et formaient des espèces de nuages de quatre lieues d'étendue ; les unes, jetées par le vent, allèrent tomber dans la mer et y formèrent des îles flottantes ; les autres vinrent fondre sur la province de Duquela, où ces insectes dévorèrent toutes les récoltes, au point que, faute de blé, on fut obligé de se nourrir d'orge vert et des sauterelles elles-mêmes. A ce fléau en succédèrent plusieurs autres ; la famine désola les campagnes ; la guerre exerça ses ravages dans l'empire de Maroc ; des chaleurs affreuses accablèrent les habitans, et furent accompagnées du plus cruel de tous les maux ; la peste vint dépeupler les cités les plus florissantes. Fez, Miquenez, Rabat en sentirent les funestes effets ; Maroc en fut presque entièrement dévasté ; cette ville était devenue un desert où des chiens et des oiseaux de proie se disputaient les restes des cadavres ; le Roi demeuré presque seul dans un jardin situé hors de la ville, avait vu revenir deux individus d'un détachement de douze cents soldats qu'il avait envoyé dans une de ses provinces. Bientôt la ville de Mogador elle-même fut envahie par la peste. M. Broussonet resta à son poste tant que la prudence le permit, et fut le dernier des agens français qui ait osé demeurer à cette époque dans l'enceinte des pays pestiférés. Il ne pouvait se résoudre à quitter cette région dont il n'avait fait qu'apercevoir les richesses botaniques. De Mogador il voyait l'Atlas toujours couvert de neige, braver les horribles chaleurs de la zone torride ; il

se proposait d'aller en visiter les sommités, et ne renonçait qu'a regret à cette perspective; mais le danger devint si urgent qu'il n'osa hasarder plus long-temps ses propres jours, ceux d'une femme, d'une fille, sur lesquelles ses plus chères affections étaient concentrées; l'évènement justifia ses craintes: sur huit mille habitans, Mogador en perdit six mille par la peste.

A la fin de l'été de 1801, il quitta cette ville où il avait à peine séjourné un an. Une barque qu'un hasard heureux pour lui amena sur ces bords empestés, le conduisit en trente-six heures, auprès de l'île de Lancerote, l'une des Canaries: il fut contraint d'y faire une quarantaine rigoureuse, relégué dans son frêle esquif, presque dénué de provisions et exposé à un vent furieux. Enfin il put aborder, mais ne séjourna que deux jours à Lancerote; pendant ce court séjour où il dut encore donner sa principale attention aux soins qu'exigeaient son voyage et ses compagnes, il sçut encore retrouver cette ancienne activité qui, affaissée, il est vrai, par les malheurs, ne se faisait plus apercevoir que dans les premiers momens d'une nouvelle occupation. Il visita une grande partie de cette île toute volcanique, à l'exception d'une bande calcaire; il suivit pendant deux lieues un torrent de lave, large de cent pas, qui coula en 1730 sur un espace de sept lieues; il y observa l'éducation des chameaux qui dans cette île sont très-nombreux et bien soignés, et fit plusieurs observations intéressantes sur l'emploi des végétaux. Nous savons par lui que Lancerote est dépourvue d'arbres, et qu'on y brûle principalement une petite espèce de chicorée épineuse (*cichorium spinosum*) qu'on y nomme *vlaga*; le *glinus lotoides* qu'on y trouve assez abondamment, y est employé dans les fièvres intermittentes comme rafraîchissant. L'un des principaux produits de cette île et de celle de Fuesta Ventura, est l'exportation de la soude; on la tire d'une espèce de ficoïde que les jardiniers connaissent sous le nom de glaciale, et les Espagnols sous ceux de *barilla*,

moradera ou *yerva de vidrio* (42). Lancerote a fourni, pendant l'an 1801, 60 à 70 mille quintaux de cette soude. On a même utilisé par cette culture les Salvages, petites îles désertes, auparavant stériles. Broussonet pensait que la glaciale qui réussit facilement dans notre climat, pourrait être cultivée avec profit sur les rivages de la Méditerranée, dans le Languedoc et le Roussillon. Je me suis plu à entrer dans ces détails, parce que je ne sache pas qu'ils aient jamais été publiés, et qu'ils donnent une idée de l'esprit actif et observateur qu'il portait dans ses voyages.

De l'île de Lancerote, il vint s'établir dans celle de Ténériffe, terre célèbre et digne de tout l'intérêt des naturalistes, soit pour les souvenirs antiques qui y sont attachés, soit à cause du volcan majestueux dont elle est couronnée, soit parce que son élévation donne lieu à une grande diversité dans la végétation, soit même parce que cette flore, presque toute composée d'arbustes, offre un caractère vraiment particulier. Son séjour dans l'île de Ténériffe, a duré trois ans et demi; dans les premiers temps, il y vivait sans fonctions, et consacrait tout son temps à l'histoire naturelle; il se fixa quelque temps, dans une campagne (au Réalejo), au pied du Pic, et fit de là différentes excursions sur cette montagne célèbre;

---

(42) Cette plante (*Mesembryanthemum crystallinum* L.) croît dans les champs sablonneux; on la sème avant l'hiver, au commencement de la saison des pluies: pour se procurer les graines, on écrase les capsules sous l'eau, et les semences mûres tombent dans le fond, d'où on les retire pour les sécher. Ces graines pulvérisées dans un moulin de basalte servent à faire le *goffio*, mets composé de plusieurs farines torréfiées, puis humectées, et qui était jadis la nourriture des Guanches. On arrache la glaciale après la fleuraison, on la sèche, puis on la brûle dans de petits fours formés de pierres sèches; l'herbe rend environ un tiers de son poids de soude. Cette soude se vend quatre piastres fortes le quintal. (*Extrait des lettres de M. Broussonet.*)

il y découvrit, entr'autres, quatre espèces de lauriers qui vivent en forêts sur le flanc du volcan, et forment une espèce de région botanique sur la montagne : c'est là qu'il trouva encore une belle espèce d'*echium* à fleurs en épi serré, un *arbutus* nommé *aya* par les Espagnols, et dont l'écorce sert à la teinture ; mais, parmi les découvertes qu'il y a faites, on doit citer celle de deux liserons (43), dont les racines ligneuses et tortueuses exhalent une odeur de rose, et qui paraissent être le véritable *lignum rhodium* ou bois de rose.

Il parcourut presque toute l'île en en recueillant les richesses botaniques, en étudiant les usages des habitans et en recherchant, avec soin, tout ce qui tient à leur histoire ancienne. Il faisait dessiner les plantes nouvelles qu'il rencontrait, et se proposait de publier, sur les Canaries, deux ouvrages de botanique : l'un devait être une flore économique de ces îles qui a été envoyée, en manuscrit, à M. Cels, mais qui n'a point encore été publiée ; l'autre aurait été un *florilegium Canariense*, c'est-à-dire, un choix des plantes de ces îles, décrites et dessinées dans le pays même. Les matériaux de ce dernier ouvrage existent en partie ; mais on aura à regretter, à cet égard, une multitude de détails historiques que Broussonet conservait dans sa mémoire, et avait négligé d'écrire. Ces projets de publications ne l'empêchaient point de seconder les efforts des autres naturalistes ; tous les voyageurs qui passaient aux Canaries, recevaient de lui un accueil aimable et la communication de tout ce qu'un séjour prolongé lui avait appris. Il envoyait des plantes desséchées à tous les botanistes avec lesquels il était en relation : tels que MM. Bancks, Smith, L'héritier, Desfontaines, Cavanilles ; ce dernier a publié, dans les annales des sciences naturelles, un mémoire fort detaillé contenant la description des plantes recueillies par Broussonet, à Mogador

---

(43) *Convolvulus floridus et Convolvulus scoparius.*

et à Ténériffe ; enfin, il faisait recueillir des graines, des jeunes plants des végétaux curieux qu'il rencontrait, et les adressait aux jardins de botanique de la France qu'il a enrichis d'objets intéressans (44).

Bientôt appelé par le Gouvernement à remplacer à Ténériffe le Consul de commerce, il fut détourné de ses travaux scientifiques, par ces nouvelles fonctions ; des querelles et des difficultés que lui suscitèrent les autorités locales, mirent de nouveaux obstacles à ses recherches. Dès-lors, le séjour des Canaries commença à lui devenir odieux, et il désira quitter son poste pour aller remplir les mêmes fonctions au Cap de Bonne-Espérance, terre célèbre dans les fastes de la Botanique, par le nombre immense des végétaux qu'elle produit. Cependant, les longueurs que nécessitait son éloignement de Paris, retardèrent sa nomination, et prolongèrent son séjour à Ténériffe. Alors, une mélancolie cruelle s'empara de son esprit. Il ne parle plus de lui, dans ses lettres, que comme *d'un malheureux exilé, végétant tristement sur un roc volcanisé où tout inspire la tristesse.* Il ne s'exprime qu'avec amertume, sur ces îles autrefois si célèbres sous le nom de Fortunées ; il demande avec ardeur, *à quitter ces régions infortunées où il perd tout son courage, et ne soupire qu'après l'instant qui le délivrera de dessus ces rochers.* Sa santé altérée par de longues inquiétudes, se minait chaque jour ; chaque jour aussi, son imagination se reportait vers ses amis dont il était séparé depuis si long-temps, vers sa patrie pour laquelle il avait conservé une tendre affection, et l'on

---

(44) Tels sont, entr'autres, *Convolvulus scoparius, Amaryllis Broussonetii, Plocama pendula, Canarina campanula, Arbutus callicarpos, Euphorbia atropurpurea, Chrysanthemum Broussonetii, Cheiranthus scoparius, Cneorum pulverulentum, Roella cernua, Prenanthes arborea, Plantago vaginata, Poterium caudatum, Antirhinum bipartitum, Anagallis fruticosa, Spartium sericeum, etc.*

sait que ce sentiment ne se réveille jamais avec tant de force, que lorsqu'on est malheureux dans un pays éloigné. Il se décida donc à quitter les Canaries, et au lieu de se rendre directement au Cap, il voulut revenir en France. Après une traversée longue et pénible, il aborda en Angleterre pour y revoir ses anciens amis, et arriva en France, apportant avec lui de riches collections en dessins et descriptions de plantes, en graines et en végétaux vivans qu'il distribua aux jardins de Paris et de Montpellier.

M. Chaptal, alors ministre de l'intérieur, voulant accorder à notre confrère M. Gouan, un repos justement acquis par de longs et utiles services, et soutenir cependant la réputation de l'École de Montpellier qu'il a constamment servie et protégée, engagea M. Broussonet à se charger de la direction du jardin de botanique, et le rendit ainsi à sa patrie et à ses plus chères occupations. Broussonet porta dès-lors sur le jardin toute son activité, et, aidé de la protection du ministre, il ne tarda pas à faire, dans cet établissement, de grandes et utiles améliorations. Par ses soins, une serre y fut élevée; l'ancienne maison fut réparée; une école de botanique fut de nouveau plantée et agrandie; des bassins pour les plantes aquatiques furent creusés; des herborisations dans les Pyrénées, les Cévennes et la Provence y apportèrent chaque année un tribut de nos plantes indigènes; des correspondances actives furent établies avec les jardins de Paris, de Vienne, de Copenhague, de Coimbre, de Berlin, de Halle, de Turin, de Madrid, pour obtenir les plantes étrangères. Un nombre considérable de végétaux vint, chaque année, accroître les richesses de l'établissement: enfin, un herbier public organisé par lui et confié aux soins d'un botaniste instruit, fut destiné à conserver quelques échantillons des plantes qui auraient fleuri dans le jardin, et à faire connaître celles qu'on ne pouvait y cultiver. L'ancien zèle de Broussonet pour les sciences se réveillait; il s'occupait, avec intérêt, du projet d'une nouvelle flore de Mont-

pellier; il s'apprêtait à publier les plantes de son voyage, dont le nombre s'élevait à 1500. Mais, de nouveaux chagrins, de nouveaux malheurs vinrent encore une fois le détourner, pour jamais, de ses travaux. Sa femme qu'il avait toujours tendrement aimée, lui fut enlevée après une maladie longue et pénible; le mariage de sa fille M.e de Juvenel, le laissait dans un isolement qui ne favorisait que trop péniblement ses penchans mélancoliques. Balloté pendant tant d'années par les malheurs, et accoutumé à un changement perpétuel de vie, il avait peine à vaincre cette tristesse, pour se remettre à un travail régulier qui, seul, aurait pu le distraire; il semblait dégoûté de tout et las de la vie. Dans une herborisation aux Pyrénées, il fit une chute assez grave dont il remit promptement au moins en apparence, mais qui est peut-être la première cause de la maladie extraordinaire dont il fut bientôt la victime: les vives inquiétudes que lui causèrent les couches de sa fille, furent l'occasion qui la développa.

Dans les premiers jours de 1807, il éprouva une attaque d'apoplexie séreuse qui parut très-grave au premier instant; mais, par les soins de son frère et de M. Dumas, il reprit bientôt ses mouvemens et l'usage de ses sens. Peu à peu, l'exercice de ses facultés intellectuelles lui fut encore rendu, mais avec une exception singulière qui l'empêchait presque d'en jouir.

Toutes ses idées étaient, il est vrai, saines et justes; toutes les connaissances qu'il avait jamais eues, se représentaient à lui sans beaucoup de difficulté; toutes les personnes qu'il avait connues, étaient encore présentes à son souvenir; sa langue, quoiqu'un peu embarrassée, exprimait assez bien tous les sons; mais, par une fatale bizarrerie, il ne pouvait prononcer aucun nom substantif et par conséquent aucun nom propre. Ces mots cependant étaient encore, comme les adjectifs et les verbes, gravés dans sa mémoire; car il les reconnaissait facilement, lorsqu'on les prononçait devant lui. Il lisait avec facilité, et comprenait sans peine les livres écrits dans toutes

les langues qu'il avait jamais sçues; mais lorsqu'il voulait lui-même écrire, les lettres dont les mots étaient composés ne se présentaient plus à sa mémoire, et il jetait sa plume avec une espèce de désespoir. Qu'on se figure, en effet, l'espèce de supplice que devait éprouver un homme tel que Broussonet, en luttant contre une difficulté d'un genre si extraordinaire, et dont on n'avait encore connu qu'un seul exemple (45). Pour faire entendre ses idées, sans le secours des termes propres, il employait divers artifices; tantôt il indiquait du doigt dans un livre, le mot qu'il savait sans pouvoir l'exprimer; tantôt il montrait le dessin de l'objet dont il voulait parler; tantôt il entassait les épithètes et les descriptions pour le faire reconnaître (46).

Cependant, il s'exerçait à répéter les noms qu'on prononçait devant lui, et s'étudiait peu à peu à apprendre de nouveau tous les substantifs. Il était parvenu à parler d'une manière compréhensible, à écrire en faisant seulement quelques légères fautes de langue et d'orthographe (47), à savoir les noms de toutes les personnes qui l'entouraient, et de plus de 400 plantes. Ces progrès faisaient espérer qu'il reprendrait un jour l'usage de toutes ses facultés. Au milieu même de cette maladie si propre à anéantir son activité, il l'avait conservée toute entière, et ne cessait de diriger, avec son zèle accoutumé, les cultures et les améliorations du jardin des plantes: c'est de ce zèle même dont il est devenu la victime. Le 21 juillet, ayant

---

(45) Cet exemple est aussi tiré de la classe des hommes de lettres; c'est celui de Grandjean de Fouchy, l'un des secrétaires perpétuels de l'ancienne Académie des sciences.

(46) Ainsi, par exemple, dans la langue qu'il s'était créée, il avait coutume de nommer M. Bosc, *celui que j'aime bien*, et M. Desfontaines, *le grand, bon, modeste.*

(47) Le 17 juillet il écrivait à M. Huzard: « j'espère, mon cher collègue, » que vous jouissez une bonne santé meilleur que la mienne qui n'est pas » encore trop bonne ». Aug. Broussonet.

passé plusieurs heures exposé, tête nue, à un soleil ardent; il fut atteint de vives douleurs de tête qui lui firent promptement perdre connaissance: six jours se passèrent dans les agitations d'une léthargie convulsive, et il périt sans qu'on eût pu apporter aucun secours à ce funeste accident. On trouva qu'il avait eu à la surface du cerveau sur le côté gauche, un large ulcère dont les deux tiers étaient déjà cicatrisés: c'était sans doute la cause de sa première maladie qu'une cicatrisation complette aurait fait cesser, s'il n'était survenu un accident nouveau. On se rappela alors que, pendant la durée de sa maladie, il se plaignait sans cesse de voir à sa gauche comme une espèce de tache ou de fantôme noir.

Ainsi fut enlevé à l'âge de quarante-six ans, et avant d'avoir pu réaliser la plupart de ses projets, l'un des hommes dont l'École de Montpellier doit le plus justement s'honorer, et qui, dès sa jeunesse, avait donné aux sciences les plus brillantes espérances. Son buste placé sous peu dans ce jardin qu'il a orné et enrichi, consacrera la reconnaissance que ses collègues conservent pour ses travaux. Mais, le monument le plus précieux qu'on puisse élever à sa gloire, est la publication des manuscrits (48) qu'il a laissés, et qui, déposés aujourd'hui entre les mains d'un frère qu'il a toujours tendrement chéri, et d'un ami avec lequel il était lié dès l'enfance, seront, sans doute, bientôt publiés par eux avec ce zèle, avec ce soin religieux que l'amitié seule sait inspirer.

---

(48) Ces manuscrits sont les relations de ses voyages en Afrique et en Écosse; sa flore économique des Canaries; les descriptions et les figures des plantes rares qu'il y a découvertes; sa philosophie ichthyologique; des descriptions et des figures de poissons faisant suite à sa première décade; les traductions des voyages inédits des Portugais dans leurs colonies; enfin, une histoire abrégée des animaux, qu'il avait été chargé de faire, en 1788, pour l'usage du Dauphin, et qui est accompagnée de 49 planches déjà gravées dont chacune contient la figure de neuf quadrupèdes.

FIN.

EXTRAIT

Du registre des délibérations de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Séance publique du quatre Janvier 1809.

Présens MM. Dumas, Directeur, Gouan, Professeur honoraire, Virenque, Lafabrie, Broussonet, Poutingon, Berthe, Vigarous, Montabré, Prunelle et De Candolle, Professeurs.

L'École de Médecine, par sa délibération du premier juin, ayant désigné M. De Candolle pour faire le discours d'ouverture de l'année scolaire de 1808 à 1809; ce Professeur chargé par Son Excellence le Ministre de l'Intérieur, de faire le voyage de la Toscane pour la flore française, n'a pas pu se rendre à Montpellier à l'époque où ont commencé les cours, et dans sa séance du 31 décembre dernier, l'École de Médecine a fixé au mercredi, quatre janvier 1809, sa séance publique.

Monsieur le Directeur a invité à cette cérémonie, suivant l'usage, MM. les Président, Juges et Procureur général impérial de la Cour d'Appel, séante à Montpellier, MM. les Président, Juges et Procureur général impérial des Cours de Jus-

tice criminelle et spéciale du département de l'Hérault, M. le Général de Brigade commandant la 9.e Division militaire, M. l'Évêque de Montpellier, MM. le Préfet et Conseillers de Préfecture du département de l'Hérault, MM. les Président, Juges et Procureur impérial du Tribunal de première Instance, séant en cette ville, MM. les Maire et Adjoints de la ville de Montpellier, MM. les Juges du Tribunal de Commerce, MM. les Juges de Paix, MM. les Professeurs de l'École de Pharmacie, MM. les Proviseur, Censeur des Études et Professeurs du Lycée de Montpellier, et les MM. composant la Commission administrative des hospices de cette ville.

A midi, MM. les Professeurs composant le bureau d'administration, revêtus de leur grand costume, ont introduit les Autorités et toutes les personnes invitées dans la salle des actes, où il avaient été précédés par les élèves de l'École et un grand nombre de citoyens que cette cérémonie avait attiré.

MM. les Professeurs, revêtus de leur grand costume, ayant pris leurs places, M. De Candolle est monté en chaire et a prononcé l'éloge historique de feu M. Auguste Broussonet, Professeur de Botanique.

Ce discours ayant reçu des applaudissemens unanimes, a produit l'effet qu'on devait attendre de l'orateur; et l'École étant rentrée dans le conclave, en a délibéré l'impression.

Pour Expédition:

DUMAS, Directeur;

LAFABRIE, Professeur-Secrétaire.